

MINISTRE DE L'INTERIEUR

(De la Minerve)

Lorsque M. Laurier a formé son ministère, il s'est empressé de nommer un contrôleur des douanes, un contrôleur de revenu de l'Intérieur et un solliciteur général. Il avait bien promis d'abolir les positions qu'il a ainsi maintenues et remplies. Mais la presse à son service et qui attend ses faveurs s'est empressée d'expliquer la chose.

Ces emplois existaient et il fallait bien les remplir en attendant que la loi soit changée. Il est bien vrai que M. Laurier, lui, a promis d'augmenter le salaire de messieurs les contrôleurs, ce qui n'indique guère l'intention d'abolir leur emploi. Peu importe ! la presse libérale n'en tient pas moins à son explication. Et puis d'ailleurs, comment vivrait-elle si elle s'avisait de permettre à la logique de la gêner ? Ou il y a gêne, pas de plaisir. Et au bonhomme la logique, disent nos gazettes rouges.

Donc, c'est un fait acquis : la loi créant des ministres, il faut des ministres.

Mais alors, pourquoi n'avons nous pas de ministre de l'Intérieur ? Le gouvernement Laurier est formé depuis plus de deux semaines. La loi établit un ministère de l'Intérieur. Où est le ministre ? En vertu de sa théorie au sujet des contrôleurs, la presse libérale demande un ministre de l'Intérieur. Voyons M. Laurier, donnez-lui donc son ministre à cette pauvre presse ! Rien qu'un petit, un tout petit ; Martin, Greenway ou Sifton, un J. Isreal Tarte de l'Ouest ; n'importe qui n'importe quoi ; mais donnez-lui son ministre ! La loi si impérative d'il y a quinze jours n'est pas changée.

Eh ! bien, nous nous sommes lassés de dire qu'il n'y aura pas de ministre de l'Intérieur d'ici quelque temps encore ; pas avant la fin des élections partielles dans tous les cas.

Il y a dans le parti libéral deux éléments qui ne semblent pas en harmonie aux observateurs superficiels, deux éléments qui sont arrivés aux succès en s'appuyant sur des arguments bien opposés.

Il y a les libéraux de Québec qui chantent aujourd'hui leur victoire sur le clergé, mais qui durant les élections promettaient de se rendre aux demandes épiscopales, de rendre justice à la minorité manitobaine, de régler d'une façon satisfaisante la question des écoles.

Il y a aussi les libéraux des provinces anglaises qui se sont fait élire aux cris de "no coercion", "no coercion" et ne veulent pas entendre parler de l'intégration fédérale dans les affaires scolaires de Manitoba.

Le ministère de l'Intérieur revient presque de droit à un représentant des provinces de l'Ouest. Trois noms sont mentionnés, ceux de Greenway, Martin et Sifton.

Voyez-vous le joli effet que la nomination d'un de ces trois fanatiques aurait sur l'électorat français et catholique de la province de Québec, dans les luttes partielles pour la réélection des ministres ?

Ontario a pu gouverner J. Isreal ; Québec pourrait bien montrer moins de bonne volonté envers Joe Martin, Greenway ou Sifton.

Et voilà pourquoi nous n'avons pas encore de ministre de l'Intérieur et pourquoi nous n'en aurons pas d'ici quelque temps.

Et la loi qu'invoquait la presse libérale ?

Allons donc ! il faut être sérieux. Est-ce que la presse libérale a jamais cru un seul mot de ce qu'elle disait en invo-

quant ce prétexte pour excuser M. Laurier d'avoir commencé son règne par la violation de ses promesses ?

L'INVALIDE

Par la claire et tiède après-midi d'automne, le vieil invalide monte sa faction et claudique lentement sur sa jambe de bois, derrière les caçons.

C'est un ancien pensionnaire de l'hôtel, un artilleur du temps qu'on chargeait les pièces par la bouche. Il avait déjà dix ans de service et les galons de maréchal des logis-chef, quand on l'amputa de la patte gauche, à moitié cuisse, le soir de Solferino. Depuis lors, il porte la casquette à cocarde et la capote à boutons de fer-blanc. Mais, en souvenir du grade et de "l'arme spéciale", la double sardine d'argent et les deux caçons de drap rouge ornent sa manche ; et sur sa poitrine, la croix d'honneur, à côté des médailles de Crimée et d'Italie, atteste qu'il a vu la grande guerre et qu'il fut un brave. De plus, comme il est de garde, aujourd'hui, il a revêtu le bandier de cuir blanc au bout duquel pend le coupe-choux d'autrefois, le "briquet" ancien modèle.

Très digne et ragaillard par la caresse du soleil d'octobre, "fanchant" du côté gauche et faisant craquer le gravier sous son pilon, il se promène derrière les affûts, le martial bonhomme.

Grand, mais un peu voûté, c'est la ruine d'un beau soldat ; et ses épaules carrées, ses mains couvertes de poils sont d'un gaillard qui, jadis au commandement : "En action !" devait joliment peloter et manier sa pièce de douze et solidement pousser à la roue. Son visage, froid par l'âge, a la gravité mélancolique que Raffet donnait à ses grognards. La joue creuse, le menton relevé sous sa moustache blanche, mais, dans l'ombre des sourcils en broussaille et restés très noirs, brillent, énergiques et calmes les yeux bien-d'acier, les yeux intrépides du Gaulois. Comme il fait chaud et comme la marche est un peu fatigante pour l'homme à la jambe de bois, parfois il ôte, d'une main, sa casquette ; de l'autre, tire de sa poche un mouchoir à carreaux, et il essuie son cône chauve, où se creuse un trou à fourrer la moitié du ponce, une cicatrice qui date du siège de Sébastopol.

Il va, jetant de côté un regard d'amateur sur les canons trophées, sur les vieux instruments de bataille qui sont aussi des objets d'art. L'airain de celui-ci se tord en gracieuses spirales ; sur celui-là, des aigles à couronne hérissent leurs ailes heraldiques. Sur tous, sont gravées de hautes divises et des armoiries royales. Voici les énormes couleurvries qui guettaient jadis l'horizon de la mer du haut des ramparts d'Alger, les longues pièces que les pirates barbaresques bourraient à grands coups d'écouvillon, avec les têtes coupées des prisonniers de guerre ; et, plus loin, accouplés comme des chiens, les mortiers trapus ouvrent la gueule et semblent aboyer vers le ciel. Ce sont tous des monstres abolis, inutiles—hélas ! comme les anciennes victoires qu'ils rappellent—à peine bons désormais pour tonitruer aux jours de fêtes officielles.

Cependant l'invalide les voit toujours avec plaisir les canons triomphaux ; et c'est un orgueil pour lui de montrer la garde après d'eux. Le bon homme n'est pas très ferré sur l'histoire de la vieille France ; il sait seulement qu'elle fut glorieuse et qu'on n'avait pas froid aux yeux, sous le lampion à cocarde

blanche. Cet antique butin de guerre en est la preuve. Ah ! pauvre nation, aujourd'hui vaincue et diminuée ! Elle en a pourtant rempli ses arsenaux, de bronze pris à l'ennemi. Elle n'en montre ici que de rares et curieux échantillons. Mais elle a vraiment regorgé de ce glorieux métal, et il fut un temps—pas si lointain—où elle le prodiguait pour dresser les statues de héros et les colonnes de victoire.

Alors, comparant le présent au passé, la songerie du vieillard devient sombre.

"Vieux soldat, vieille bête, c'est convenu—rouchon-ne-t-il sous sa moustache sévère,—cependant, j'ai beau m'exister et me battre les flancs, à propos de cette conquête de Madagascar, je ne me sens pas couvert de gloire. Cette campagne où l'on a d'ennemis sérieux que la fièvre et la colique, ces bandes de nègres qui fichent le camp au premier coup de pied quel-ante-dix mille habitants qui se rend sans siège ni assault, ces grandes batailles où deux tirailleurs sakalaves sont blessés et que suit une dégelée de décorations, non, j'ai beau être chauvin, ça ne me met pas dans tous mes états.

"Je n'entends goutte à la politique. Encore aujourd'hui, je ne sais pas au juste pourquoi j'ai eu la tête tronquée, dans la tranchée, devant la tour Malakoff, ni pourquoi j'ai laissé une de mes jambes en Italie. Les Russes, que nous combattions sont à présent nos meilleurs amis, et les Italiens, pour les beaux yeux de qui nous faisons la guerre, nous ont pris en grippe. Je renonce à comprendre. Ces choses-là, c'est l'affaire des pékins qui pérolent autour des tables vertes. On me dit aujourd'hui que notre honneur et notre intérêt nous commandaient de taper un peu sur les ongles de cette reine couleur pain d'épices et de conquérir son sacré pays de choléra. A la bonne heure ! Le drapeau est engagé. Par le flanc droit. Marche.

"Là-bas, chez ces sauvages qui faient toujours et avec qui on n'a pas seulement pu se donner un bon coup de torchon, le devoir, pour les jeunes camarades, consistait à trimer, à marcher, à suer sous le poids du sac, à tracer des routes, à piocher, dans la terre pourrie et, finalement à prendre du mal. Leur devoir, ils l'ont fait sans renâcler ; et penser que nos petits conscrits sont aussi crânes que leurs anciens, certes, cela réjouit mon cœur de vieux pied-de-banc.

"Mais, jamais de batailles ! Voilà une drôle de guerre !

"Il n'y a pas à dire. Ça n'est pas là des victoires comme j'en ai connues, des victoires à "Te Deum" et à salves de cent coups de canon. Sans compter qu'elles coûtent cher tout de même, ces expéditions-là. Pas sanglantes, mais meurtrières. Ils ont jeté de fameux soupers aux requins, les hopitaux flottants, les transports bondés de malades, là-bas, dans la Mer Rouge. Nous sommes vainqueurs, soit ; mais c'est une victoire bien bourgeoise, bien pot-au-feu, sans un brin de laurier. Et alors, je me demande si c'était la peine de faire pleurer les mamans.

"Le popolo l'a bien senti. Il était content, c'est clair, en apprenant que notre drapeau flottait sur Tananarive. La gloire ! Nous n'en avons plus souvent de ce tabac-là, à mettre dans notre tabatière ; et ça fait toujours plaisir d'en renifler une petite prise. Pourtant, les faubourgs n'ont ni pavoisé leurs fenêtres, ni allumé leurs ballons tricolors. Il me semble

que c'est les journaux qui ont surtout fait de la musique. A mon avis, ils ont trop hurlé de joie, après avoir trop gémi, d'ailleurs. Les marchands de politique, les bavards du bout du pont d'à côté, s'enrouent maintenant à chauffer l'enthousiasme. Ils ont même l'air de ne crier si fort que pour nous empêcher d'entendre l'empereur d'Allemagne qui, pendant ce temps-là, vient jusqu'à notre extrême frontière, parade sur le lieu d'une de nos pires défaites, fait le beau et l'insolent, et nous lance des paroles de défi !

Enfin, il paraît qu'il nous faut de colonies, que nous n'en avons pas assez, bien que nous en ayons déjà pas mal, et bien que personne ne se soucie d'y aller, et que je lise, tous les étés, dans le journal, qu'il n'y a pas assez de monde pour moissonner les champs. Et il paraît encore que, pour conquérir tous les déserts de l'Afrique, on va former des régiments exprès, sur l'ancien format, des régiments où il y aura des volontaires et des vieux biscards, comme de mon temps. C'est la bouteille à l'ancre, et je m'y perds ; d'autant plus que l'autre jour, dans un petit café du Gros-Cailion, où je prenais mon absinthe j'entendais gueuler un beau parleur qui demandait le licenciement des armées,—plus de drapeau, plus de patrie, plus rien,—et qui prétendait qu'il n'en fallait pas davantage pour que tous les peuples de la terre se mettent à danser en rond.

"Décidément, tout ça me prouve que je ne suis plus qu'une baderne, et que ce qui me reste de mieux à faire, c'est de préparer mon maquetage pour le paradis des braves. Du reste, j'y suis tout résigné ; car ne voilà-t-il pas qu'on parle en core de supprimer les Invalides. Ah ! tonnerre ! S'il fallait dire adieu à mes vieux canons et au tombeau de l'Empereur, mon compte serait vite réglé. Non, je ne me vois pas avec ma croix et mes médailles sur la houppelande grise d'un pauvre de Bicêtre !

"Mais je m'embaile. Supprimer les Invalides ! On n'aura pas ce cœur-là : on ne sera pas bien long, et nous ne sommes pas si nombreux. Et, si les nègres de Madagascar ont des espèces d'étendards, et si on les suspend, un de ses jours, aux murs de la chapelle, je passerai tout de même un bon quart d'heure. Mais, c'est égal, j'aurai toujours quelque chose de mieux que ça à montrer aux touristes qu'on nous amène dans de grandes voitures et à qui je fais quelquefois le boniment : et quand je remarquerai parmi eux une tête carrée de Prussien, à barbe blonde et à lunettes d'or, je lui ferai encore ma vieille blague, et, devant ma victoire que je connais bien, je retrouverai, malgré mes soixante ans, ma voix d'autrefois, ma voix de chef de pièce, sur le polygone, pour lui crier : "Voilà les drapeaux pris à Séna !"

FRANCOIS COPPEE.

YOU MAY BUY

a watch or article of jewelry at a less price than we can supply you, but the

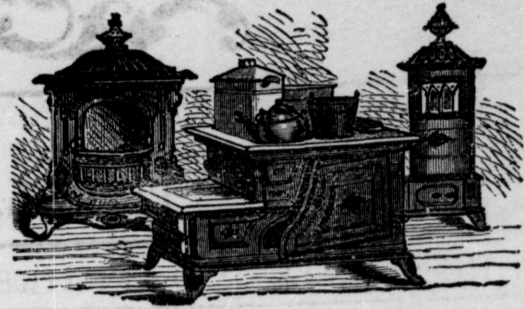


is are they as good, and then having ordered and paid the duty it is not always easy to return and exchange—Not so with us as it's only a short distance to Charlottetown if your order is not exactly as you wish. And mail orders to us can be answered the same day received.

E. W. TAYLOR CAMERON BLOCK

SPRING IS : HERE :

Prepare yourself with plow fitting li kials of fittings at lowest price



STOVES! STOVES!

Stove fitting of every description

SEED! SEED!

Do you want Hay Seed? Come to me. I have good seed at a low figure

WINDOW SHADES, BLINDS ROOM PAPER

A large assortment of the Best and latest designs.

WIRE, WIRE

Fencing wire of all kind Price low.

BOOTS & SHOES

A well selected stock, at prices which defy competition.

GROCERIES — ETC

Tea, Tobacco, etc., etc. The best and cheapest.

For the benefit of my customers I will have Two Waggon on the road during the Summer. The waggons will be fitted up with all the merchandise which I usually retail in my store. It will be convenient for you when the waggon goes to your door to buy goods. I take in exchange, Eggs Butter, Wool, Calf skins, Hides, Horse Hair, Old rubbers in fact I will take anything that there is market for

I am always ready to do all kind of repairing at shortest notice and cheapest rates.

A. J. BERNARD

Tignish P. E. 1

HAVE YOU A LEAKY ROOF?

Have you a roof that you have tried all kinds of Roofing on and cannot get tight and waterproof? If you have such a roof, you should try Canvas Roofing and then you will be happy.

CANVAS READY ROOFING

Is cheaper and better than Shingles for a pitch roof or pitch and gravel for a flat roof.

Will Turn The Water Every Time

And is the Cheapest and best Roofing in the Market Can be seen in use on Schurman, Lefurgey & Co.'s drying house at the rear of their New Mill, or on D. Rogers' dwelling house, or W. P. Rogers' dwelling house on Church Street.

For Sale by

D. ROGERS & SON

Summerside, June 10, 1896

A PIANO AND ORGAN BOOK FREE.



Our new Catalogue is a grand portfolio of all the latest and best styles of Organs and Pianos. It illustrates, describes, and gives manufacturers' prices on Organs from \$25.00 up, and Pianos from \$150 up. It shows how to buy at wholesale direct from the manufacturers, and save over 50 per cent. THE CORNISH ORGANS AND PIANOS Guaranteed for 25 yrs., have been played and praised for nearly 30 yrs.; to-day they are the most popular instruments made. Secure our SPECIAL TERMS of Credit, framed to suit the time. Remember this grand book is sent FREE. Write for it at once. CORNISH & CO. (Established nearly 30 yrs.) Washington, N. J.